

3 - Le Vallon de la Minière

Leurs gourdes brinqueballant au côté, le petit groupe progressa bientôt à bonne allure. Ils ne rencontrèrent pas âme qui vive jusqu'à la sortie du village, où un chien les accompagna quelques mètres en trotinant. Ils avaient repris, à pied cette fois, la direction de Tende, et suivaient en contresens, sur l'accotement, l'itinéraire qu'ils avaient emprunté en arrivant. Mapi s'étonna d'ailleurs auprès de Tanguy de devoir ainsi revenir en arrière, mais celui-ci lui expliqua, non sans lui avoir fait récupérer une carte dans son sac à dos, qu'ils devraient suivre la route pendant quelques minutes avant de rejoindre sur leur droite une piste balisée qui grimperait vers leur destination. Ils longèrent ainsi pendant un bon moment une forêt de résineux où un copieux tapis de mousse chaussait les troncs élancés. De l'autre côté de la route, la fraîcheur du torrent bondissant dans les rochers leur parvenait parfois dans un panache d'embruns, mais seul le tumulte de l'eau troubla le calme de la nature et le chant des oiseaux ce matin-là. Au bout d'un ou deux kilomètres, ils surplombèrent les rives du petit lac qu'ils avaient entrevu en montant. Quelques mélèzes, délicatement courbés vers la surface, semblaient y saluer le ciel d'azur qui se baignait dans un miroir d'argent. A droite de la chaussée, à l'entrée d'un chemin de terre, ils s'arrêtèrent à hauteur d'un grand panneau de bois. Surmontée d'une planche où était gravée en lettres peintes la mention « Parc National du Mercantour », une carte plastifiée de la région occupait la

majeure partie du panneau. Des photographies éparses d'animaux alpins et de fleurs colorées encadraient la reproduction topographique et, près d'une forme bleue biscornue, un gros point rouge en bordure de la carte indiquait « *vous êtes ici* ».

– Le Lac des Mesches, messieurs dames ! s'exclama Tanguy en balayant du bras le panorama. Ce n'est pas le plus beau du coin, mais c'est à partir d'ici que les choses sérieuses commencent !

– Et bien tant mieux ! fit PE. J'en ai ma dose du macadam ! On est venus pour marcher ou pour faire du stop ? La prochaine fois, on garera les voitures ici, mon vieux !

– Peut-être, mais nous n'aurions pas pu aller plus loin avec elles de toutes façons, reprit Marc en montrant du doigt une série d'icônes peintes sur le panneau. A partir d'ici, il est interdit d'utiliser un véhicule sans autorisation, de camper, de chasser, de faire du feu, de cueillir des végétaux, et le bivouac est seulement autorisé de 19 heures à 9 heures du matin.

– Amen ! Je croirais entendre mon père...

– Je fais de l'information, PE, pas plus. Et puis tout ça, tu le sais déjà, ce sont toujours les mêmes règles où qu'on aille en montagne...

– Merci de nous les avoir rappelées, Marc, dit Tanguy. Ça ne fait de mal à personne de se les remettre en mémoire. Et pour répondre à ta question, PE, les voitures sont à Castérino parce qu'après avoir bouclé le circuit, nous redescendrons par le haut de la vallée demain soir, et nous retomberons dessus directement. Voilà.

– Bon, vous venez les hommes ?! s'impatienta Mapi qui avait pris quelques mètres d'avance sur le chemin. Je vous attends, moi !

Suivant une flèche en bois qui indiquait à côté du panneau « *Refuge des Merveilles, 2h30* », ils s'engagèrent l'un après l'autre sur le chemin. Le goudron laissa rapidement la place à une alternance de terre et de dallage sommaire en plaques de pierres inégales, qui interdisait à présent la circulation de tous

véhicules autres que des 4x4. Ils contournèrent une barrière abaissée, constituée d'un tronc presque entier de mélèze monté sur deux pivots de bois. Après quelques mètres de faux plat, derrière une courbe, la pente du chemin augmenta sensiblement.

– Pfiou ! Ca attaque fort ! souffla Mapi, je comprends maintenant pourquoi tu as dit que les choses sérieuses allaient commencer ! Finalement, la petite marche d'approche au bord de la route, c'était une excellente idée pour se remettre en jambes !

Suivant la piste en terre qui accentuait son ascension en pente abrupte, ils s'engagèrent ainsi dans un petit vallon, surplombant à flanc de montagne un autre torrent qui, plus bas, versait également dans le lac. Un parapet de pierres se mit à longer le chemin lorsque celui-ci amorça lentement le contournement d'une falaise. Les mélèzes avaient disparu de ce versant de la montagne et en contrebas, on pouvait entendre au fond du vallon le fracas des eaux plongeant d'une marmite à une autre au gré des aléas du courant. Quelques noisetiers agités par la brise, agrippés au bord du chemin, faisaient mine de vouloir se jeter dans le vide. Après un contrefort, le relief s'ouvrit sur une pente moins escarpée. Devant eux, le chemin menait à une vaste esplanade qui semblait avoir été taillée dans la roche. Un groupe de longs bâtiments en pierre, hauts de deux étages, avaient été construits là, comme accrochés en terrasses au flanc de la montagne. On eût dit un hameau posé dans les rochers. La piste longeait trois des plus grands bâtiments, dont la vingtaine de fenêtres étaient toutes condamnées par des volets de bois. Derrière ces premières constructions, on devinait les toits de quatre, voire cinq autres bâtisses presque aussi imposantes que les édifices en façade. Mapi prit en main son appareil photo et l'arma.

– J'ai raté la gare à Saint Dalmas, je ne raterai pas cette autre curiosité locale ! s'exclama-t-elle tout en mitraillant les constructions.

– Oui, c’est bizarre, cet endroit, s’étonna PE, on dirait les bâtiments d’une ancienne caserne. En plein milieu de la montagne ?

– C’est possible, répondit Marc. La région était très militarisée avant que cette partie des Alpes Maritimes ne devienne française. Il y avait pas mal de petits fortins pour surveiller la frontière. Ce n’est qu’en 1947 que cette vallée italienne a été rattachée à la Côte d’Azur.

– Comment tu sais ça, toi ? l’interrogea Mapi.

– Parce que, ma chérie, ton italien préféré s’est toujours intéressé à la conquête des belles citadelles françaises imprenables...

– Et bien, monsieur l’érudit, pouvez-vous donc nous dire si c’est ici, le refuge des Merveilles ? demanda PE.

– Pas du tout, répondit une voix jeune dans leur dos. Ici c’est le gîte « Merveilles et Découvertes ». Bienvenue dans le Parc National du Mercantour !

Les quatre amis se retournèrent d’un bloc. Plongés dans leur discussion, ils n’avaient pas vu arriver derrière eux un jeune homme sorti du bâtiment principal.

– Vous êtes sans doute le groupe de Monsieur Lévêque ? Bonjour. Nathan Escoffier. Je travaille au refuge des Merveilles. Je m’attendais à ce que vous passiez par là car il n’y a pas trente-six chemins pour monter. Mais vous avez fait vite, je ne pensais pas que vous arriveriez si tôt. Venez, avançons, mon 4x4 est garé plus loin.

Les cheveux courts, une mèche noire en haut du front et un bouc au menton, le jeune homme devait tout juste avoir vingt ans. Son équipement technique, pantalon en toile, chaussures de randonnée, et gilet en fibre polaire, confirmait cependant sans doute possible un emploi en milieu montagnard.

– Comment avez-vous su mon nom ? demanda Tanguy alors qu’ils passaient devant le dernier bâtiment.

– Oh ! C’est facile ! Vous êtes le seul groupe de quatre jeunes randonneurs attendu ce soir au refuge ! Les autres sont des couples de retraités. Vous inaugurez quasiment la saison

vous savez, alors de là à déduire que le premier groupe à monter aux Merveilles de la matinée est celui qui s'est inscrit...

– Vous travaillez au refuge ? demanda Mapi.

– Travailler... Mhh, c'est un grand mot. Disons que c'est mon job d'été. Je suis étudiant à Nice. En botanique. Mais ça fait deux ans que j'aide le gardien. J'aime bien, c'est cool. Il y a une bonne ambiance avec les randonneurs, et je commence à bien connaître la flore de la vallée.

– Vous avez dit que ces bâtiments étaient un gîte ? interrogea Marco tout en avançant.

– Maintenant, oui. Une association y organise des séjours de détente et de découverte dans le coin. Il y a aussi un bureau d'information du Parc du Mercantour, mais il n'ouvre que pendant l'été. Avant, ça appartenait à l'armée italienne. Mais si vous remontez encore plus loin, au début c'était un village pour mineurs.

– Des enfants vivaient ici ? demanda PE, étonné.

– Non, pardon. Je veux dire qu'on exploitait une mine sur ce versant de la montagne. Du zinc et du plomb je crois. Pour rejoindre le refuge, on remonte d'ailleurs le Vallon de la Minière. L'exploitation lui a donné son nom. Ici, c'étaient les logements des ouvriers, et derrière le bâtiment principal, vous avez encore l'entrée de la mine avec les wagonnets et tout. C'est condamné maintenant. Trop dangereux. Mais on utilise encore des locaux pour le gîte et pour le Parc, et en hiver, ils nous autorisent à stocker du matériel pour le refuge dans un vieil entrepôt. J'en reviens. Il a fallu que je me charrie tout un chargement de lambris en prévision de l'héliportage.

– L'héliportage ? interrogea Mapi alors que le chemin franchissait un pont de bois sur le torrent.

– Oui, je travaille dessus depuis plusieurs jours. On prépare une grosse journée : en principe si tout va bien, c'est lundi que l'hélico fait sa virée annuelle. Il va nous monter au refuge tout le gros matériel dont on aura besoin pour la saison. Regardez, j'ai déjà conditionné tout ça !

Ils avaient dépassé d'une centaine de mètres le dernier bâtiment et, juste après le pont, Nathan leur montra du doigt, sur la droite de la piste, un terre-plein qu'ils n'avaient pas vu en arrivant. Un gros Land Rover blanc y était garé à côté d'un amoncellement de matériaux de construction. Plusieurs palettes en bois étaient rangées côte à côte, entièrement chargées de gros pots de peinture pour les unes, de dalles de carrelage blanc pour les autres. A proximité, trois énormes bottes de lattes de parquet étaient reliées entre elles par deux grosses sangles orange. A côté du 4x4, cinq bonbonnes de gaz en forme de longues torpilles grises étaient couchées par terre et empiétaient sur le chemin.

– Et bien ! Vous reconstruisez le refuge ou quoi ? demanda Tanguy.

– Presque ! Cette année, il est prévu de refaire une partie des revêtements des sanitaires et tout le lambris des murs d'un dortoir. C'est un gros chantier, et on risque malheureusement de déborder sur le début de la saison.

– Les bouteilles de gaz, c'est pour le chauffage des douches ? demanda PE l'air ravi.

– Et non, raté, reprit Nathan. Vous n'aurez droit qu'à des douches froides. Le chauffe-eau, c'est uniquement pour le gardien, ses adjoints, et la cuisine. Ces bouteilles vont à peine couvrir la consommation en gaz des permanents pendant l'été. Alors vous pensez, s'il fallait aussi chauffer l'eau pour tous les randonneurs qui vont passer là-haut... Bien tenté, mais vous n'aurez pas le même confort à 2000 mètres d'altitude que chez vous !

– Mouais, je m'en doutais, mais je caressais encore un secret espoir...

– Bon, c'est pas tout ça, mais je vous retarde. Et j'ai encore toute une cargaison de boîtes de conserve de salade de fruit à charger dans le Land avant midi. Je ne pourrai même pas vous prendre vos sacs, désolé ! On se retrouve là haut tout à l'heure ?

– Pas de problème ! répondit Tanguy, on suivra tranquillement le chemin !

– A tout à l’heure, et merci pour toutes les infos, Monsieur Espitallier ! s’exclama Mapi.

– Escoffier. C’est pas grave, appelez-moi Nathan, ça sera plus simple et plus convivial !

– Ok ! Merci Nathan ! A plus ! conclua PE.

Laissant le jeune homme à son 4x4, ils poursuivirent leur progression le long du chemin, qui s’élevait lentement dans la forêt. Sur ce versant du vallon, les mélézins majestueux avaient repris leurs droits, et c’est un écrin de verdure qui contrastait à présent avec l’autre rive du torrent. Dans une parfaite harmonie de couleurs, les sous-bois se partageaient entre tapis de mousse humide et champs entiers de fougères ondoyantes. Aux bras tortueux des géants, les barbes grises du lichen venaient parfois tutoyer les racines noueuses s’évadant à leurs pieds. Par endroits, de fines touches de rayons de soleil, glissant entre les branches, achevaient de dessiner dans la brume un voile de lumière. Dans l’ombre et la fraîcheur, la nature n’invitait qu’au silence. Soudain, Mapi s’arrêta dans un sursaut. Chevreuil ou chamois ? Elle n’aurait pas su dire. D’un geste du doigt, elle fit taire PE et Tanguy s’approcha.

- Cornes recourbées en arrière et tâche blanche au milieu du museau. Un chamois, chuchota-t-il en montrant à son tour la bête de l’autre côté du torrent.

Mapi saisit son appareil photo et braqua plusieurs fois l’objectif sur l’animal, avant que celui-ci ne disparaisse bientôt derrière un rocher. Pendant quelques minutes, elle marcha ainsi plusieurs mètres en retrait, tantôt mitraillant en macro un papillon nacré butinant sur un lis, tantôt commentant pour son enregistreur la richesse minérale du sous-bois traversé. Au bout d’un moment, elle remonta vers Marc et PE, qui avançaient à présent côte à côte. Se portant à leur hauteur, elle tendit l’oreille. Ils avaient manifestement entrepris une grande discussion sur l’informatique et, au vu de la moue dubitative que faisait son mari, elle devina qu’il ne comprenait déjà plus rien à la conversation.

– Tu sais, les scripts de sécurisation genre phpsecure ou autre java n'arrêteront que les novices, lui expliquait PE. Ce n'est qu'une simple demande d'identifiants et de mots de passe, eux-mêmes stockés dans un fichier txt sur le serveur. La solution que j'avais choisie pour mes sites était une sécurisation SSL offerte par un serveur dédié apache...

– C'est ça. Et la marmotte ? Elle met le chocolat dans le papier alu ? l'interrompit Mapi un grand sourire aux lèvres.

PE la fusilla du regard, et reprit sans désespérer sa démonstration passionnée, au grand désespoir de Marco. Allongeant le pas, elle rejoignit Tanguy, qui marchait devant eux à quelques mètres.

– Contente de ton nouveau matériel ? lui demanda-t-il.

– Oui, c'est génial. Je ne remercierai jamais assez Marco. Il m'a offert pour mon anniversaire un dictaphone numérique dernier cri. Il suffit de parler, il enregistre. Micro-cravate et appareil en poche, tu n'as même plus besoin d'appuyer sur un bouton. Avec ça et mon Konica, les gravures n'ont qu'à bien se tenir !

– Et bien justement, je crois qu'on approche...

De part et d'autre du chemin, deux grands panneaux de bois, semblables à celui du lac, donnaient au paysage une allure de portail. Le panneau de gauche était à peu de chose près une réplique exacte de celui qu'ils avaient vu plus bas. S'approchant de celui de droite, Marco entama à vive voix la lecture d'un encart placé à côté d'un agrandissement en couleurs de la carte du Parc.

– *Vous entrez dans le secteur protégé de la vallée des Merveilles, classé monument historique, énonça-t-il. Afin de protéger les gravures contre toute déprédation, son accès est réglementé. Circulation libre sur les sentiers autorisés et les circuits d'interprétation. Pour accéder à l'ensemble du périmètre protégé, accompagnement obligatoire par un guide agréé Merveilles, ou utilisation du service de visites guidées mis en place au départ des refuges de Fontanalbe et des Merveilles, de fin juin à fin septembre. Il est interdit de toucher*

et de marcher sur les gravures et d'utiliser des cannes et des bâtons ferrés. Les contrevenants s'exposent à des amendes et à des poursuites judiciaires.

– C'est pire qu'au Louvre ici, ma parole ! s'exclama PE. Elles sont si impressionnantes que ça, ces gravures ?

– Il faut croire que oui, répondit Tanguy. Je dois vous avouer que je ne m'attendais pas à devoir prendre autant de précautions. J'espère qu'on pourra quand même visiter le site, parce que je ne suis pas du tout agréé pour ça.

– On n'a qu'à demander, fit Mapi, voilà quelqu'un.

Descendant du chemin, un homme avançait vers eux d'un pas déterminé. Sac à dos jaune, chaussures de randonnée, pantalon de toile et polaire vert kaki, il portait sur la poitrine une paire de jumelles. En bandoulière, un gros talkie walkie pendait à son côté. Au niveau du cœur, des lettres dorées brodées sur un écusson de feutrine noire composaient la mention « Parc National du Mercantour ». L'homme avait passé la quarantaine et s'arrêta à leur niveau.

– Bonjour Monsieur, commença Tanguy, vous êtes du Parc ?

– Oui, bonjour ! Je peux vous renseigner peut-être ? lui répondit l'homme d'un ton avenant.

– S'il vous plaît, oui. Nous montons passer le week-end au refuge des Merveilles et on aimerait en profiter pour visiter un peu le site.

– C'est généralement ce que font tous ceux qui passent ici. Soyez les bienvenus.

– Merci. Le problème, c'est que nous venons de lire qu'on ne peut visiter qu'en étant accompagnés, et j'imagine que la saison n'a pas encore commencé. Comment pouvons-nous faire ? Je suis bien accompagnateur en moyenne montagne dans l'Ubaye, mais je suppose que ça ne sera pas suffisant pour circuler librement ici, non ?

– Aïe ! Effectivement, vous avez tout compris. Ça ne tiendrait qu'à moi, je n'y verrais pas d'inconvénient, mais vous ne trouverez jamais les plus belles gravures si vous ne savez pas

où les chercher. Pour les protéger, aucune carte de leurs emplacements précis n'est rendue publique. C'est dommage que vous ne soyez pas venus plus tôt, je vous aurais bien accompagnés, mais je viens de finir mon tour de garde pour la semaine et je redescends dans la vallée. J'ai bien un collègue qui me relaye à partir de midi, mais je ne l'ai pas encore croisé. Le mieux serait de vous renseigner au refuge. Ils connaissent bien le coin, et il y aura toujours quelqu'un pour vous éclairer. Il y a du monde là haut, j'en viens.

– Bien, je pense alors que c'est ce qu'on va faire. Ca sera le plus simple, effectivement.

– Ok ! Alors je vous souhaite de passer un excellent week-end ! Au revoir, et soyez prudents !

– Merci ! répondirent-ils tous en chœur.

Tournant les talons, le garde du Parc s'éloigna rapidement sur le chemin de son pas décidé. Tanguy posa son sac à terre quelques secondes, le temps pour lui d'enlever et d'y ranger sa polaire qui commençait vraiment à lui tenir chaud dans la montée. Les autres en profitèrent pour décrocher leurs gourdes de leurs ceintures et boire quelques gorgées. D'une poche latérale de son sac, PE sortit des barres de céréales qu'il distribua à chacun. Quelques minutes plus tard, alors qu'ils étaient sur le point de repartir, un bruit de moteur diesel montant sur le chemin les fit se retourner. Débouchant sur la piste, ils reconnurent le 4x4 de Nathan Escoffier, qui rapidement, s'arrêta à hauteur des panneaux dans un nuage de poussière.

– Alors les jeunes ! Déjà fatigués ?! lança-t-il par la fenêtre, sourire aux lèvres.

– Soucieux de ménager nos montures, jeune homme, nous marquions une pause, fit Marco d'un air poète.

– Bon, et bien ne marquez pas trop quand même, vos semelles pourraient refroidir ! Pas de bobo au moins ?

– Non, non, merci Nathan, tout va bien, répondit Tanguy.

– On est bientôt arrivés ? lui demanda PE.

– Dans une bonne heure. Et en marchant bien. Pour ma part, j’en ai bien pour une demi-heure encore.

– Vous pouvez monter en 4x4 jusqu’au refuge ? interrogea Mapi.

– Heureusement ! La piste n’est pas terrible à cause des dégâts de l’hiver, mais au moins, elle est là ! Comment ferions-nous, autrement, pour monter tous les repas des randonneurs qui séjournent là-haut ? A dos d’homme, comme au refuge de Valmasque ? Je l’ai fait une fois, et je peux vous dire qu’il faut une sacrée santé pour tenir la saison. Ailleurs, certains gardiens utilisent des chevaux, d’autres la moto sur les sentiers. Ici, on ne connaît pas notre chance. Heureusement que le Parc est d’accord pour nous laisser passer...

– Je ferais bien du stop pour devenir passager avant, fit PE, mais mes petits camarades ne seront pas d’accord...

– Effectivement, nous resterons solidaires jusqu’au bout, reprit Tanguy. D’ailleurs, un peu à toi d’ouvrir la marche ! Allez, avance, bourrique !

Nathan redémarra dans un éclat de rire, et le 4x4 envoya un nuage de poussière sur le malheureux mulet qui se mit à tousser. Quelques secondes, et le Land disparut complètement derrière un bosquet. Ils entendirent encore longtemps les ronflements du moteur alors que le chemin poursuivait lentement son ascension à travers les mélèzes. Bientôt, la piste bifurqua sur la gauche, et dans la courbe, ils s’arrêtèrent devant un poteau où étaient clouées, l’une au dessus de l’autre, deux flèches en bois qui montraient des directions opposées. A gauche, des lettres blanches gravées sur la flèche invitaient à suivre le chemin pour arriver au refuge en une heure. Celle de droite pointait sur un sentier qui grimpait à travers les fougères, et donnait trois quarts d’heure de délai pour parvenir au même endroit. Bien évidemment, PE s’empressa de prendre à droite sans attendre, suivi rapidement du reste de l’équipe. Ils traversèrent ainsi une profonde futaie qui l’élevait à proximité du torrent. Le sentier avait été tracé au milieu de pieds de myrtilles, mais il était encore trop tôt dans la saison pour

espérer pouvoir en récolter les fruits. Plus loin, le dénivelé se fit plus important, et le sentier amorça une montée délicate entre les pierres et les mélèzes, qu'ils abordèrent non sans redoubler de vigilance. A leur droite, le torrent tombait en cascades, de vasque en vasque entre les rochers, laissant éclater au soleil des milliers de perles de cristal. L'ascension commençait vraiment à devenir pénible, tout comme le poids des sacs, dont la morsure sur les épaules n'allait plus tarder à être franchement désagréable. Quelques pierres roulèrent sous leurs talons et par endroits, ils durent se tenir aux rochers pour se hisser plus haut. PE ne prononçait plus un seul mot, mais à vrai dire, plus aucun d'eux n'avait le cœur à discuter à cette heure. Mapi était sur le point de réclamer une pause lorsque le sentier retrouva progressivement une praticabilité acceptable. Avançant à nouveau sur un simple faux-plat montant, le sentier sortit peu à peu de la forêt. En lisière, ils rejoignirent le chemin de terre qu'ils avaient abandonné plus tôt et, poursuivant ainsi sur la piste, ils purent bientôt reprendre une allure plus soutenue. Rapidement, ils laissèrent derrière eux quelques groupes de mélèzes, puis deux ou trois sapins isolés, jusqu'à ce que, bientôt, il n'y eût plus un seul arbre autour d'eux. Pas un seul pâturage, pas un seul champ, à peine quelques étendues d'herbe. La vallée qui s'offrait à présent à leurs regards n'était plus une vallée mais un cirque lunaire. Les eaux du torrent coulaient désormais dans le calme et le silence, que seuls déchiraient soudain les cris de marmottes invisibles. Au bord de la piste, des rochers épars semblaient avoir été abandonnés au hasard par quelque ancienne moraine au milieu des tourbières. Plus haut sur les pentes, les éboulis et les pierriers laissaient la place, enfin, à d'écrasantes falaises qui s'élançaient majestueusement vers les cieux. Tout autour d'eux, un monde minéral, gris, mais extraordinairement grandiose. De pics en cimes, de cols en brèches, la montagne affirmait là sa beauté pure, froide, dénuée d'artifices. Excessivement et simplement belle.

– On n'est vraiment pas grand chose, risqua Mapi en brisant le silence.

Nul n'avait envie de lui répondre, trop subjugués qu'ils étaient par le panorama. A leur droite, se dressait, telle une pyramide, la masse imposante et austère d'un mont rocailleux, sans herbe, sans arbres, sans nom.

– Le Mont Bégo, les enfants, annonça Tanguy. Nous sommes arrivés.

On devinait, à sa peau tannée par le soleil et à ses mains noueuses burinées par la montagne, que l'homme avait vu passer un certain nombre de printemps. La brise faisait onduler ses cheveux grisonnants sur sa nuque et, depuis un moment, il observait de loin le groupe qui approchait sur le chemin.

– Ils sont là, annonça Thaumás à son frère d'une voix basse.

– Je sais. Je les ai vus arriver. Ont-ils découvert quelque chose ?

– Non. Pas encore.

– Bien. Surveille-les. Et préviens-moi s'ils décident d'aller plus loin. J'avertirai les autres.